

188

## REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATUREGabriel Brunet

André Gide : *Divers*, Editions Gallimard. — Ramon Fernandez : *André Gide*, Editions R.-A. Corréa. — Edouard Martinet : *André Gide. L'Amour et la Divinité*, Editions Victor Attinger.

Indépendant? Le mot court les rues, la chose est rare. Une évidence m'est apparue depuis longtemps : toute attitude philosophique comporte des styles fort différents, et la qualité du style est peut-être ce qui compte par-dessus tout. L'attitude épicurienne de France côtoie gentiment l'insignifiance. La vie est une aimable promenade, il n'est qu'à cueillir les baisers et les fleurs avec des gestes élégants. Quelle différence lorsque vous évoquez la quête du plaisir que vous propose Epicure! L'âpreté des choses n'est point omise. La vie n'est pas une églogue où de tièdes souffles effeuillent des bosquets de roses. Il s'agit d'avoir tant de passion pour la volupté qu'on puisse défier l'épreuve. L'homme de plaisir est capable de vivre en joie dans le taureau de Phalaris chauffé au rouge! Quelle conquête la volupté d'Epicure! « Philosophie idyllique et héroïque », a dit Nietzsche.

Consacrer sa vie à une cause une fois pour toutes déclarée vraie, bonne et sainte, peut être le fait d'un esprit médiocre, muni de larges œillères! Se vouer à la même cause alors qu'on voit les bases fragiles de toute vérité, les idées les plus hautes mesquinisées par les hommes qui les adoptent, et finalement dénaturées par leur réussite même, — le cas est tout autre! Celui qui voit clair dans le jeu décevant des idées et de la vie et se fait chaque soir une foi neuve à force de courage; celui qui juge l'existence une partie à l'avance perdue et s'impose cependant une belle attitude de fidélité quand même à un grand dessein, — un tel homme donne du style au mot servir!

Indépendance, cela signifie pour la plupart des hommes abandonner au caprice des désirs incertains comme des voiliers balancés en tous sens au gré de la brise qui passe... Mais « l'indépendance d'oiseau » d'un Nietzsche ne comporte-t-elle pas dures obligations et âpres luttes?

Et ainsi je demeurai toujours indépendant. Je le resterai aussi longtemps que durera ma vie, et même dans l'au-delà, car j'ai mis mon espoir dans les étoiles.

Qui donc s'exprime ainsi ? C'est Goethe lui-même. Tout le sublime de la phrase est dans ces quelques mots : « car j'ai mis mon espoir dans les étoiles ». Toute vie suppose un espoir, mais l'indépendant de grande espèce ne peut trouver son espoir que dans les étoiles ! A ceux qui entendent les indicibles résonances des mots de saisir la portée d'une telle parole et qu'ils songent encore à un autre mot de ce grand indépendant : « J'ai appris à désespérer. »

On pourrait considérer la vie de Nietzsche comme la tragédie même de l'Indépendant de grand style. La parcelle de feu divin audacieusement arrachée aux régions interdites doit se payer par une mise hors la loi qui ne souffre aucun allègement. Un Nietzsche a vu à plein la tragédie dont il était le héros. Son indépendance de Titan chercheur, un à un rompt ses liens avec l'humanité. Les terribles soirs de sanglante solitude s'abattent sur cet homme. Rejeté de l'humanité, il lui faut se mettre au rang des dieux. Qu'un homme a dû souffrir pour se réfugier parmi les dieux !

Bien souvent, elle hanta mon esprit la tragédie idéale de l'indépendant de grande espèce. Il commence par se mêler aux autres hommes, mais il ne tarde pas à sentir sa différence. Leurs bonheurs ne sont pas les siens, leurs rêves lui sont sans charme et ce qu'ils poursuivent âprement lui semble vain... Il s'apparaît étrange à lui-même et sa différence par instants le grise et par instants le tourmente. Le sentiment d'être un homme à part, né pour une mission particulière et neuve, s'implante en lui. Qu'il laisse parler son âme profonde, et les hommes sentiront qu'un précieux message leur est apporté. Hélas ! le message n'éveille aucune sympathie. Un ton de voix inaccoutumé inquiète et semble injure aux

choses familières et consacrées. On croyait apporter de paroles de vie, mais ces paroles de vie apparaissent comme des blasphèmes. La solitude se fait plus épaisse... Le sentiment d'être un maudit, un « hors la loi », s'installe dans l'esprit. Deux issues : où s'enfoncer chaque jour un peu mieux dans la solitude et ne plus parler qu'en paroles brisantes être la voix qui clame dans le désert à l'intention des étoiles et des siècles à venir, ou rester parmi les hommes, prendre un masque et parler en paroles enveloppées...

Je me souviens d'avoir écrit sur Stendhal :

Je l'appelle un franc-tireur de la culture; cette catégorie d'hommes est la seule à exprimer certaines vérités.

Aujourd'hui M. Ramon Fernandez écrit :

Que dire de Gide qui fait de cet état de franc-tireur sa permanente raison d'être, qui, poussé, par l'opinion au premier rang de l'armée littéraire, en refuse la servitude et s'arrache les galons dont on le décore? Un écrivain illustre qui ne veut point d'une grande carrière : situation rare en France...

Je sais qu'il est de bonnes raisons pour jeter la pierre à M. André Gide, et cependant, je serais étonné qu'on puisse, même si on le combat, ne pas admirer son dédain de l'opinion, sa hardiesse à la braver, son mépris pour les récompenses officielles et une extraordinaire résistance aux pressions de l'extérieur qu'il ne veut pas accueillir.

Dans quelle mesure M. André Gide incarne-t-il ou n'incarne-t-il pas l'indépendant de grand style, dans quelle mesure en a-t-il connu la tragédie, je laisse vos esprits s'exercer sur cette question. Tragédie d'ailleurs ne signifie pas inquiétude. M. Gide se défend d'être un inquiet; ses changements d'attitudes ne sont ni indécision ni flottement, ils traduisent une complexité qui se connaît et s'accepte. Dire qu'on ne veut gagner son procès qu'en deuxième instance; dire qu'on écrit non pour l'instant, mais pour durer; écrire cette phrase :

Rien de plus lourd, de plus important que ceci : nécessité de l'option entre le temporel et le spirituel. La possession de l'autre monde est faite de renoncement à celui-ci.

voilà qui peut attester une vue claire des renoncements et des sacrifices qu'implique la situation d'indépendant! Mais pour chercher au fond d'une âme sa tragédie secrète, il faudrait inaugurer un genre de critique qui épie les frissons entre les mots. Il faudrait à côté de ce qui est dit présenter tout ce qui n'est pas dit, ce qui, à bien le prendre, serait peut-être la tâche essentielle de la critique...

« Toute la vie d'André Gide n'est qu'une suite de libérations », affirme M. Edouard Martinet. Quels aperçus M. Gide nous donne-t-il aujourd'hui sur l'indépendance gidienne? Demeurer un « esprit non prévenu », c'est-à-dire un esprit qui n'a point tranché les questions avant de les examiner; ne pas prendre son parti de dénommer vérité ce convenu à quoi l'habitude donne un aspect d'évidence; n'être jamais lié par son passé; savoir à tout instant partir à neuf; ne rien considérer comme soustrait à l'esprit d'examen; ne jamais se croire arrivé à son but; être toujours prêt à tout remettre en question; se tenir dans l'attitude de perpétuelle recherche; refuser de se classer une fois pour toutes parmi ceux qui suivent ou parmi ceux qui s'opposent; refuser de « vivre insincèrement » et se méfier des « complaisances envers soi-même », voilà en gros le tableau qu'esquisse M. Gide de sa vertu d'indépendance. ... est à peine besoin de vous dire que les détracteurs de M. Gide, et ils sont nombreux, ne voient pas tout à fait M. André Gide comme il se voit lui-même! Mystère de la connaissance de nous-mêmes! Qui juge bien? Celui qui s'examine ou ceux qui l'étudient de l'extérieur?

Dire qui je suis, écrit M. André Gide? C'est simple : à peu près le contraire de ce qu'on me voit.

Parler de l'indépendance gidienne nous conduirait à mettre en cause ce qu'on pourrait nommer plus ou moins exactement son individualisme. Avant de juger sur ce point, que de nuances à envisager! Je sais bien que M. André Gide a parlé sans respect de la famille. « Cellule sociale », dit-on de la famille, « régime cellulaire », réplique M. Gide. Je sais bien que M. André Gide a accueilli avec un sourire heureux l'expression de Palante : « athéisme social », — mais

je sais bien aussi que son individualisme est essentiellement aristocratique. Individualisme à haute tension qui s'adresse au petit nombre de ceux que Nietzsche dénommait « les créateurs de valeurs » et qui leur demande de s'offrir en proie à l'aigle qui les dévore !

Je ne m'inquiète pas de voir M. André Gide affirmer que son but est d'inquiéter. Il y a longtemps que Socrate se vantait d'être un taon qui ne cessait, à coups d'aiguillon, d'arracher les esprits à leur paresse; je ne m'inquiète pas outre mesure de ce qu'on nomme les audaces de pensée de M. André Gide : Platon affirmait que le penseur doit tout oser; je dirais même que la sollicitude de M. André Gide pour tout ce qui est nouveauté contredit beaucoup moins l'esprit de nos classiques qu'on ne se l'imagine.

« Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde » ! Qui parle ainsi ? La Fontaine...

Aussi bien, ma sympathie ou mon antipathie dépend peu des idées d'un écrivain. M'importe avant tout la qualité des attitudes qu'il dessine dans ses idées. Un homme qui pense d'une manière contraire à la mienne sur toutes les questions me paraît à l'occasion plus près de moi que tel homme qui partage mes opinions. Si M. André Gide me trouble, ce n'est pas pour les raisons communes. Il me trouble parce que, toutes réserves faites sur la manière dont son œuvre peut être appréciée, il est l'écrivain qui entre tous avec constance a fait sa tâche, celle qui était une nécessité de sa nature et que nul autre ne pouvait faire à sa place. Je sais bien que M. André Gide a bénéficié de ce que Renan appelait une « indépendance de situation ». L'exemple cependant vaut d'être médité... Je ne peux penser à M. André Gide sans me poser cette question : « As-tu été suffisamment courageux pour définir à toi-même ce qui est ta tâche propre et ce qui ne l'est pas ! » Bizarrerie de ma nature : la lecture d'un livre m'incite beaucoup plus à me critiquer moi-même qu'à critiquer l'écrivain. M. Gide me contraint à m'interroger sans ménagement. Je lui en sais gré.

Où cet indépendant, qui blâme les œuvres entreprises en vue du succès, prend-il son point d'appui ? De sa vie de

penseur et d'artiste, il a fait une interrogation jamais lassée de lui-même. Il pense qu'un esprit vigilant et sans complaisance peut faire en lui de curieuses et capitales découvertes. Il pense que les plus fécondes richesses se découvrent dans les parties du moi qu'on craint d'examiner. Chacun porte en lui des terres moins explorées et plus difficilement pénétrables que les îles lointaines ceinturées de récifs. Jusqu'où peut aller la sincérité dans l'exploration du moi ? Difficile question. On glorifiait autrefois les héros qui purgèrent un pays de ses monstres, mais c'est au fond de nous que sont les vrais repaires de monstres. Il est des monstres intimes que nul n'amènera jamais à la lumière. Heureusement que drames et romans nous permettent de lâcher nos fauves plus facilement qu'une confession directe. M. André Gide a certainement senti que le plus secret, le plus indicible d'une confession ne peut se faire qu'indirectement au moyen de la création artistique. Un Montaigne n'a pu tout dire de lui-même dans ses *Essais*. Quelques personnages de drame et de roman lui ont manqué pour donner vie à ce que tout homme porte en son âme : la scélératesse intime de l'être humain. Ne vous étonnez pas trop. Un prédicateur du xvii<sup>e</sup> siècle, qui peignait à merveille les pires vices se vit demander où il avait pris une telle expérience. « En moi », répondit-il.

Au service de son dessein, M. Gide emploie les moyens les plus variés. Tout être qui se penche sur lui-même entend la prière et la plainte, l'essor de vie et la vie en lamentation sur elle-même. Voilà qui engendre dans l'œuvre de M. Gide toute cette part que je dénomme le chant. Deuxième moyen d'exprimer le moi : la narration directe d'une tranche de vie ou confession. Troisième moyen : recherche des problèmes de sa propre conscience : ils forment la matière des traités. Quatrième moyen : par l'entremise de la création artistique, et, en particulier, de la création romanesque, faire vivre ses conflits intimes et les expulser de soi.

Toute œuvre de Gide, dit M. Edouard Martinet, naît d'une attitude de critique : elle n'est que le développement d'un conflit d'idées.

Mais n'est-ce point le hardi penseur milanais Silvio Tissi qui a dit : « Interroge-toi comme critique, et tu te découvriras poète. » Pour M. Gide, le grand romancier est l'homme qui possède en sa conscience une riche pluralité de personnages et une ample gamme de conflits. En lui, il trouve les personnages de ses romans et leurs luttes. L'observation ne fournit que l'apparence extérieure de réalité.

Soumission à l'objet, disait Théophile Gautier. M. Gide accepte son moi, qui est la matière de son œuvre tel qu'il est; il fait preuve à son égard d'une soumission absolue. Si la vie est pour M. Gide un moyen de connaissance de son moi, la méthode est tout indiquée. Pour connaître, il faut évidemment se soumettre à ce qu'on veut connaître. Et peut-être M. Ramon Fernandez n'a-t-il pas tout à fait tort de parler d'attitude scientifique à propos de M. Gide. Une donnée capitale s'impose d'abord à M. André Gide : son extrême diversité. Il n'est pas un, il est une foule d'êtres différents. Il se place ainsi lui-même dans une famille d'esprits : celle des natures multiples. Famille très intéressante et qui mériterait un attentif examen dans ses représentants les plus qualifiés. Famille qui a ses problèmes et ses drames propres. Un *La Fontaine*, il y a longtemps déjà, avait pris conscience de sa nature d'homme divers et il sentit vivement qu'une telle nature est tout ensemble une infériorité et une supériorité. Il sentit qu'il lui était impossible de se faire l'homme d'un seul genre, il sentit que sa nature le contraignait aux tentatives les plus variées et qu'il risquait par le fait même de cette dispersion de ne pas atteindre aussi haut qu'il pouvait prétendre. Qu'est-ce que la *Fable* de *La Fontaine*? La solution que trouva cet homme multiple pour utiliser dans un mode unique de création son intime diversité ! Goethe, en qui les natures multiples peuvent saluer leur type le plus accompli, a connu dans l'ordre artistique les problèmes et les drames de l'homme multiple. Il insiste sur le devoir de concentration. Pourquoi ? Parce qu'il avait reconnu dans l'émiettement et la dispersion le danger majeur de sa nature. Un Diderot et un Voltaire prennent résolument leur parti de cette tendance à la dispersion et aux réalisations variées : ils s'effeuillent au gré des circonstances, en journalistes de

grande classe. Comment tirer parti de sa diversité? Comment n'en point pâtir? Chacun des représentants de cette famille d'esprits cherche la solution de ce problème. Un Sainte-Beuve, qui connaît fort bien sa multiplicité, ne cesse de malaxer ce genre secondaire qu'est la critique pour y insérer le physiologiste, le poète et le romancier qui vivent en lui et n'ont pu se donner carrière. Un Wagner a failli périr corps et biens, déchiré par sa multiplicité.

La jeunesse de Wagner, nous dit Nietzsche, est celle d'un dilettante avec des talents multiples qui n'arrive à rien.

Mais quand cette immense nature a triomphé de ses périls, elle s'épanouit dans l'ampleur et la force d'une manière que Nietzsche caractérise ainsi : « Le génie de Wagner est une forêt qui se développe. » De nos jours, un Papini, ayant connu sa multiplicité et ses contradictions, va résolument d'un pôle à l'autre de sa nature, à tel point qu'on a pu le définir « un perpétuel contradicteur de soi-même ».

A son tour, M. Gide se connaît dans sa diversité et dans ses contradictions. Il est foule, il s'accepte comme foule, et refuse de préférer l'un de ses personnages intérieurs. Il s'accepte divers dans le moment présent, et il s'accepte dans le temps comme une diversité en devenir. Trois conséquences en résultent : 1° je refuse toute opinion; 2° je refuse l'acte qui engage à fond tout l'être; 3° mon avenir reste indéterminé, imprévisible et ouvert à toutes les surprises.

M. André Gide sait que ses nombreux personnages intérieurs s'opposent vivement les uns aux autres. Il le sait si bien qu'il met ces conflits à la base même de son activité créatrice. Pour lui, l'œuvre d'art naît précisément des conflits aigus qui s'affirment dans une âme multiple. Il reprend le mot de Nietzsche : « On ne produit qu'à condition d'être riche en antagonismes », et il découvre le génie de Dostoïewski dans « l'extraordinaire richesse d'antagonismes qui vivait en lui ».

Le spectacle de cette force solitaire, qui prend son point d'appui en elle-même et se développe selon sa loi à l'écart des grands mouvements de notre époque, ne peut manquer de fixer la curiosité.

GABRIEL BRUNET.

---